

VOLUME!

Volume !

La revue des musiques populaires

15 : 2 | 2019

Paradoxal Metal

Né sous une (très) mauvaise étoile : Une étude de cas dans la réception de la New Wave of British Heavy Metal

Born Under A (Very) Unlucky Star: A Case Study in the Reception of New Wave of British Heavy Metal

Christophe Pirenne



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/volume/6409>

DOI : 10.4000/volume.6409

ISSN : 1950-568X

Éditeur

Association Mélanie Seteun

Édition imprimée

Date de publication : 17 juin 2019

Pagination : 15-23

ISBN : 978-2-913169-46-3

ISSN : 1634-5495

Référence électronique

Christophe Pirenne, « Né sous une (très) mauvaise étoile : Une étude de cas dans la réception de la New Wave of British Heavy Metal », *Volume !* [En ligne], 15 : 2 | 2019, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/volume/6409> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.6409>

L'auteur & les Éd. Mélanie Seteun

Article

Né sous une (très) mauvaise étoile : une étude de cas dans la réception de la New Wave Of British Heavy Metal¹



15
2

Par Christophe Pirenne (Université de Liège)

Résumé : Le 25 décembre 1980, plusieurs journalistes d'un hebdomadaire belge ont commencé à publier mot pour mot la même critique pour tous les nouveaux disques de hard rock/heavy metal qui paraissaient. Witchfynde, White Spirit, Fist, Motörhead, Saxon, etc. étaient tous cyniquement acclamés pour leur « solide voix », leurs « guitares ravageuses » et en ce qu'ils proposaient un « nouveau monument » du hard rock. Cette unique critique finissait invariablement sur la phrase : « Sans aucun doute le meilleur album de hard rock de l'année. »

Cet article étudie l'évolution historique de cette hostilité affichée par le périodique, et en révèle les raisons en questionnant l'écart générationnel de l'époque. Cette étude

1 Une première version de cet article a été présentée lors du colloque *Heavy Metal et Sciences Sociales*, le 18 décembre 2014 à Angers. Merci à Gêrôme Guibert pour ses précieux conseils.

de cas documente ainsi un tournant dans l'histoire de la musique metal, au cours duquel, bien que dépourvu d'un soutien journalistique, les musiques hard rock et heavy metal ont commencé à gagner en popularité au-delà du reste de la scène rock et à créer leurs propres réseaux.

Mots-clés : Belgique / Royaume-Uni / hard rock / heavy metal / NWOBHM / années 1970 / années 1980 / critique rock

Abstract: On 25 December 1980, several journalists of a Belgian weekly started publishing, word for word, the same review for every single new hard rock/heavy metal release. Witchfynde, White Spirit, Fist, Motörhead, Saxon, etc., were all cynically acclaimed for their “robust vocals”, their “devastating guitars” and for providing “a new momentum” to hard rock music. This single review systematically ended with the sentence: “without a doubt this year’s best hard rock album”. This article aims at locating the historical evolution of such a hostility and to discover its reasons, by questioning the period’s generational gap. This case study documents this pivotal period of metal music history during which, although the lack of support from the press, hard rock/heavy metal music gained popularity beyond the rock scene and started building its own networks.

Keywords: Belgium / United Kingdom / hard rock / heavy metal / NWOBHM / seventies / eighties / rock critic

Mai 1979. Tandis que le Parti conservateur anglais s'installe à Downing Street et se lance dans une politique libérale inflexible qui vaudra à la première ministre Margaret Thatcher le surnom d'Iron Maiden, paraît en Angleterre une nouvelle vague de groupes de heavy metal. Leur épiphanie est documentée par le jeune journaliste Geoff Barton qui, après un concert associant Angel Witch, Iron Maiden et Samson au Music Machine, le 8 mai 1979, offre un long compte rendu de cette soirée

aux lecteurs de l'hebdomadaire *Sounds* ². Dans son titre, il évoque une New Wave of British Heavy Metal (NWOBHM), et se demande si ces trois jeunes groupes ont le potentiel pour atteindre la notoriété de « Sabbath – Priest – UFO ». Barton ne fait pas preuve d'un enthousiasme démesuré. Son compte rendu, tantôt un peu moqueur, tantôt dubitatif se clôture même par quelques réserves :

« Bien que mes sentiments d'exaltation ne soient pas aussi forts que ceux de Kay [Neil Kay, l'organisateur du concert], et bien que j'aie des réserves – et même dans certains cas de sérieuses appréhensions – sur les mérites des trois groupes présentés, il ne fait aucun doute que la soirée heavy metal a été un succès, ne serait-ce qu'en termes de dommages cérébraux irréversibles ³... »

Ce trio de groupes est reprogrammé à plusieurs reprises au cours de l'année 1979 ⁴, mais c'est en 1980 que la nouvelle vague se confirme en grande partie grâce à la publication de la compilation *Metal For Muthas* qui fut accompagnée par une tournée éponyme réunissant une vingtaine de groupes dont Iron Maiden, Motörhead, Samson, Saxon, Praying Mantis ou encore Diamond Head.

2 Barton [Deaf] (1979), « If you want blood (and flashbombs and dry ice and confetti) You've got it : The New Wave of British Heavy Metal : First of an occasional series by Deaf Barton », *Sounds*, 19 mai, p. 28-29.

3 « While my feelings of elations isn't running as high as Kay's, and while I have reservations - even in some case grave misgivings - about the merits of the three featured bands, there's no doubt that the heavy metal evening was a success, if only on a brain damaging, gross-out level... » (Barton Geoff, *Ibid.*)

4 Le 2 juillet, le 6 août puis le 5 novembre, mais cette fois, Samson sera remplacé par Praying Mantis.

La publication subséquente des premiers disques de ces groupes ainsi que la conversion totale de Geoff Barton aux vertus de cette New Wave of British Heavy Metal allait assurer l'internationalisation rapide du vocable ⁵.

Qu'un compte rendu assez convenu ait été à la source d'une appellation d'origine ; qu'un intitulé interminable doublé d'un acronyme imprononçable se soit imposé dans un univers où, à la fin des années 1970, baptiser un genre d'un mot de plus de cinq lettres semblait déjà le symptôme d'une insupportable concession aux lois du marché, est déjà en soi admirable ; mais que cette appellation ait traversé les décennies est une vraie bénédiction pour les historiens de la musique. Elle permet de situer le genre dans le contexte d'une autre « new wave », celle des groupes délaissant les guitares saturées pour leur préférer des sonorités dominées par l'écho et la réverbération, et d'une autre vague de British Heavy Metal, forcément « old », qui désignait les Deep Purple, Black Sabbath et autres Uriah Heep qui avaient vu le jour à la fin des années 1960.

Pour se faire une idée de l'ampleur considérable de cette nouvelle vague, on peut se référer à l'affiche du *Reading Rock* de 1982. Les nouveaux groupes de metal comme Iron Maiden, le Michael Schenker Group, Budgie, Y&T, Tygers of Pan Tang, Cheetah, Barón Rojo, Trust, Praying Mantis, Tank, Blackfoot, Bow Wow dominant largement. Gary Moore, et le Bernie Marsden's S.O.S. sont les seuls représentants de l'« old wave » du hard rock tandis que quelques

5 Sur la NWOBHM voir Steve Waksman (2009 : 172-208).

étrangetés comme Wilko Johnson et Dave Edmunds semblent tisser une proximité stylistique entre la NWOBHM et le pub rock. Enfin, la présence de Marillion vient rappeler que, pendant cette période traversée par de nombreuses interrogations quant à l'attitude à adopter à l'égard de l'histoire du rock, apparut aussi une New Wave of British Progressive Rock qui fut plus simplement baptisée néo prog.

À l'instar de tous ceux qui semblent faire du neuf avec du vieux, ces groupes « néo » soulevèrent une profonde suspicion chez les journalistes qui avaient couvert les « anciennes » vagues du rock progressif, du hard rock, voire du rock garage à la fin des années 1960. C'est par le silence et plus souvent par le mépris que les principaux médias rock vont rendre compte des concerts ou des publications discographiques. Cela signifie que pour exister, les groupes et les amateurs de ces nouvelles vagues n'auront d'autre choix que de créer leurs propres structures de diffusion. Le 16 août 1980, sur le circuit de Castle Donington, les principaux représentants de la NWOBHM se retrouvent à l'affiche du premier *Monsters of Rock*. Dans le domaine de la presse écrite, *Kerrang!*, le supplément metal du magazine *Sounds*, prend son autonomie en 1981. En Allemagne, des amateurs de Dortmund fondent *Rock Hard* en 1983, puis ce sera le tour de *Metal Hammer*, un mensuel né en Angleterre mais distribué par différents éditeurs dans une dizaine de langues. En France, *Enfer Magazine* et *Metal Attack* voient le jour en 1983, puis suivent *Hard Rock Magazine* en 1984 et *Hard Force*, d'abord sous forme de fanzine, à partir de 1985 (Guibert, 2018). Au milieu des années 1980, cette presse très spécialisée est présente dans une trentaine

de pays. En 1982, l'affiche du *Reading Rock* a donc toutes les apparences d'un salon des refusés⁶.

La source des querelles esthétiques qui valut à ces artistes de vivre en marge des structures habituelles des mondes du rock peut être abordée par le biais d'une étude de cas à valeur de synecdoque : celle d'un hebdomadaire belge appelé *Téléoustique* qui fut l'un des fers de lance d'une croisade contre le hard rock en général et contre la NWOBHM en particulier⁷. Le mépris dont ils enrobent ce genre se matérialise par une pluie de chroniques de disques fausement dithyrambiques dont la publication débuta le 4 décembre 1980. La première portait sur le nouvel album de Saxon, *Strong Arm of the Law* et était formulée en ces termes :

« Les critiques de rock qui n'arrêtent pas de dénigrer le Heavy Metal de façon stupide, bornée et prévisible feraient bien d'écouter cet album qui rocke dur. Le chanteur possède une solide voix, les guitares sont ravageuses et les riffs infaillibles. Voici enfin le groupe que les fans de Deep Purple attendaient pour donner un souffle nouveau au Hard. Tous les titres démenagent ferme et donneront des frissons à tous les headbangers qui savent apprécier les solos de guitares et de batterie à leur juste valeur. Sans aucun doute le meilleur album hard de l'année⁸. »

Pour les fans de Saxon, c'était une évidence, mais leur satisfaction dut être de

6 Pour une synthèse de cette période voir Christophe Pirenne (2011 : 349-351).

7 Est envisagé ici un corpus d'articles qui débute dans le *Téléoustique* n° 2851 (18/09/1980) et se termine avec le *Téléoustique* n° 2872 (12/02/1981).

8 Bertrand Bert (1980), « "Strong Arm of the Law" par Saxon », *Téléoustique*, n° 2862, 4 décembre, p. 172.

courte durée. Un peu plus bas, sur la même page, le même journaliste proposait la chronique d'*Ace of Spades* de Motörhead, laquelle était formulée mot pour mot dans les mêmes termes ⁹, sauf que cela rockait « super dur » au lieu de « dur ».

Ce n'était qu'un début. Durant les semaines qui suivirent toutes les critiques d'albums de metal allaient être identiques. *Fist*, *White Spirit*, *Witchfynde*... étaient évalués avec ce même copié collé, ne s'autorisant que d'infimes variations lesquelles, au lieu d'atténuer l'effet de dénigrement, ne faisaient que le renforcer. Pour *White Spirit* les « solos de guitare et de batterie » devenaient les « solos de guitare et de clavier ¹⁰ » pour respecter la configuration du groupe et les « fans de Deep Purple » étaient parfois remplacés par « les fans d'Uriah Heep » ou « les fans de Black Sabbath ». Après quelques semaines, les critiques enfoncèrent même le clou en ajoutant à leur phrase conclusive de la chronique de l'album *Stagefright* de *Witchfynde* : « Vous aurez deviné que c'est sans doute le meilleur album hard de l'année ¹¹ . »

Ces comptes rendus formaient en quelque sorte le paroxysme d'un processus qui avait débuté quelques mois plus tôt, lorsque des chroniques encore individualisées, mais pas moins féroces, s'étaient multipliées.

9 Bertrand Bert (1980), « "Ace of Spades" par Motörhead », *Téléoustique*, n° 2862, 4 décembre, p. 172.

10 Stevens Pascal (1980), « "White Spirit" par White Spirit », *Téléoustique*, n° 2865, 25 décembre, p. 126.

11 Bertrand Bert (1980), « "Stagefright" par Witchfynde », *Téléoustique*, n° 2865, 25 décembre, p. 126.

Celle de *Blizzard of Ozz* (1980) d'Ozzy Osbourne était en partie consacrée à un défaut du vinyle : « La deuxième face est mal centrée (sur mon exemplaire du moins), mais ça ne change rien (entre parenthèses ¹²). » Celle de la compilation *Metalmania* (1980), qui regroupait quelques-uns des groupes de cette nouvelle génération, concluait par une formule lapidaire : « [C'est] un inventaire révélateur : bien qu'il y ait neuf noms différents, on pourrait croire que c'est quasiment toujours le même groupe ¹³. » Celle de *Wild Cat* (1980) de Tygers of Pan Tang s'en prenait au genre dans son ensemble : « C'est l'un des plus récents groupes issus de cette vaste blague qu'est la New Wave Of British Heavy Metal ¹⁴ . » Celle du *Live at Last* (1980) de Black Sabbath n'était qu'un long éclat de rire sardonique : « Hahahahahahahahaha! C'est le premier album d'un tout nouveau groupe anglais qui a l'air absolument désopilant ¹⁵. »

Comment quelques journalistes eurent-ils la possibilité de défendre et de publier des opinions aussi radicales ? Et surtout, quelles furent les sources et les justifications d'une telle détestation ?

Dans une histoire du rock riche en traits d'esprits, en blagues potaches ou en formules assassines, la posture des critiques belges à quelque chose d'un peu unique par

12 Bertrand Bert (1980), « "Blizzard of Ozz" par Ozzy Osbourne », *Téléoustique*, n° 2856, 23 octobre, p. 179.

13 Kenroll Piero (1980), « Metalmania », *Téléoustique*, n° 2856, 23 octobre, p. 179.

14 Stevens Pascal (1980), « "Wild Cat" par Tygers of Pan Tang », *Téléoustique*, n° 2858, 6 octobre, p. 176.

15 Bertrand Bert (1980), « "Live at Last" par Black Sabbath », *Téléoustique*, n° 2847, 21 août, p. 107.

sa radicalité. Si le *Téléoustique* a pu se permettre de publier de tels comptes rendus, c'est en raison de son statut particulier. Comme son nom l'indique, ce magazine n'abordait le rock que de manière ancillaire dans une poignée de pages finales, succédant à des informations généralistes, aux programmes télévisés de la semaine et à des pages d'actualité sportive. Il était de surcroît placé dans une situation de monopole – il n'existait pas d'autre périodique rock en Belgique francophone. Sans injonctions éditoriales qui lui aurait imposé de ménager une partie du lectorat, l'équipe rock semble avoir bénéficié d'un espace de liberté dont ne pouvait s'enorgueillir la presse spécialisée française, anglaise ou américaine. Cette indépendance totale semble même avoir suscité de l'admiration et de l'envie de la part de leurs collègues français de *Rock & Folk* ou de *Best* puisqu'ils pouvaient se mettre à dos une part non négligeable de leurs lecteurs, sans grever les ventes d'un magazine qui tirait à l'époque à plus de 100 000 exemplaires par semaine. Les abonnements étaient en effet souvent souscrits par les parents de ces jeunes fans de rock et ceux-là ne résiliaient pas leur abonnement sous le prétexte que leur progéniture avait été vexée par les opinions radicales de certains journalistes. Après tout, les commentaires publiés sur le hard rock, qu'ils devaient supporter à longueur de journée, devaient même leur paraître particulièrement pertinents. L'idée du « c'est toujours la même chose » était donc curieusement partagée par des journalistes « spécialisés » et par des parents parfaitement néophytes.

Les raisons du dégoût manifesté par les journalistes semblent avoir relevé d'arguments musicaux et esthétiques aussi bien que de justifications historiques et sociologiques.

Mon hypothèse étant que ce déferlement de haine cynique est largement lié à un changement générationnel au sein de la presse rock.

La lecture des chroniques de disques et de concerts montre que la NWOBHM fut avant tout considérée comme le symptôme le plus tangible de l'irréfutable déclin du rock. On pouvait ainsi lire, dans la chronique d'un concert de Iron Maiden / Kiss, qui avait eu lieu à Bruxelles le 21 septembre 1980 que « leur image ridicule a été associée à celle des super-héros de la bande dessinée américaine et à ce niveau on peut s'en amuser, mais nombreux sont ceux qui voient dans le succès de Kiss le signe du déclin du rock ¹⁶ ». En filigrane se dessine donc l'image d'un rock qui aurait atteint un statut respectable, mais qui aurait été ramené à sa fonction divertissante par des groupes naïfs, téléguidés par une industrie toute puissante plus désireuse de profit que de beauté. La NWOBHM serait en quelque sorte venue briser l'évolution déterministe du rock. Lui, qui était passé en 25 ans d'une enfance canaille (le rock'n'roll) à une période de plénitude (le rock progressif) après avoir traversé une adolescence turbulente (le rock), abandonnait tout désir de légitimité. Le punk était certes passé par là, mais il avait pu être validé par la critique au nom de son engagement politique et de sa pertinence chronologique. Dans la NWOBHM, il semblait ne subsister que les plus triviaux des plaisirs hédonistes.

Le second type de reproche formulé à l'encontre de ces groupes tient également à la célébration d'une série de tares affichées comme des qualités. Le machisme et sa

16 [s.n.] (1980), *Téléoustique*, n° 2851, 18 septembre, p. 159.

sexualité vulgaire, l'apologie de la violence et la construction de récits épiques d'opérette rendent les journalistes particulièrement irascibles. L'un d'eux s'empporte contre : « Les histoires d'arc en ciel, de dieux du tonnerre et de vampires machos chers à la plupart des groupes de heavy-metal ¹⁷. » Un autre insiste sur la ségrégation sexuelle qui semble résulter de ces attitudes : « [Judas Priest], comme il se doit, en mettra plein la vue au public principalement masculin. Quelle fille peut en effet supporter leur attitude macho, vulgaire et les cris bestiaux que le chanteur pousse fréquemment ¹⁸... ? » Un autre encore fait remarquer « le design très semblable des pochettes de disques [...] à l'image de leur musique violente, pesante, vomissante et si possible sans originalité et sans intelligence ¹⁹ ».

Cette vulgarité, ne vient pas que de la scène, elle est aussi dans la salle. Le 25 janvier 1981, à l'issue d'un concert d'AC/DC consécutif à la parution de l'album *Back in Black*, on pouvait lire :

« Il y a les vrai fans de hard, les lourds, les cons, ceux qui lancent des projectiles enflammés sans se soucier de l'endroit où ils atterriront. Une grande partie du public d'AC/DC ressemble à celui d'un match de football : il pue la bière, il est sectaire (Maggie Bell a prudemment battu en retraite au bout de 20 minutes), il brandit des calicots, lance

des pétards, souffle dans des trompettes, est volontiers vandale, mais dans le fond n'est pas trop méchant ²⁰. »

C'est en quelque sorte la bêtise des fans qui alimente celle des artistes.

« Tant que vous continuerez à acheter des disques aussi immondes, qui vantent implicitement la violence gratuite, le sexisme, la domination naturelle par la force physique et la bagarre en tant que truisme, il n'y a pas de raison que les injustices établies disparaissent, écrivait Bert Bertrand à propos de l'album *Head On* de Samson. Et ne venez pas me parler de second degré ²¹. »

Leur mépris pour ces fans incultes se matérialise dans leur adhésion à ce fameux aphorisme attribué à Franck Zappa, selon lequel les journalistes couvrant le heavy metal sont des gens qui ne savent pas écrire publiant pour des gens qui ne savent pas lire.

Leur troisième argument repose sur la supposée myopie des artistes autant que du public. La NWOBHM ne serait rien d'autre qu'un produit de l'industrie, dictant à des artistes naïfs une esthétique destinée à séduire un public qui l'est tout autant. « Le pire étant de voir le nombre de gens qui tombent dans le panneau ²². »

Enfin, stylistiquement, la NWOBHM se voit reprocher de ressasser des pratiques musicales qui étaient unanimement condamnées depuis au moins une décennie. « [Black Sabbath] vient de réaliser le meilleur pastiche

17 Kenroll Piero (1981), « "Répression" par Trust », *Téléoustique*, n° 2869, 22 janvier, p. 137.

18 [s.n.] (1981), *Téléoustique*, n° 2872 du 12 février, p. 171.

19 Stevens Pascal (1980), « "Wild Cat" par Tygers of Pan Tang », *Téléoustique*, n° 2858, 6 octobre, p. 176.

20 Piero Kenroll, « AC/DC à Forest National », *Téléoustique*, n° 2871, 05 février 1981, p. 116.

21 Bert Bertrand, « "Head On" par Samson », *Téléoustique*, n° 2850, 11 septembre 1980, p. 148.

22 Stevens Pascal (1980), « "Wild Cat" par Tygers of Pan Tang », *Téléoustique*, n° 2858, 6 octobre, p. 176.

de hard-rock jamais entendu sur la planète : ils n'ont même pas oublié le solo de guitare kilométrique ET le solo de batterie sur un même morceau (« Wicked World ²³ »). » AC/DC, à l'instar de ce qui avait été reproché à la compilation *Metalmania*, vient prouver que le hard rock n'est que la répétition *ad nauseam* des mêmes formules musicales. Ce sont « des riffs décalcomaniés, des cris en guise de chant ²⁴ ». Tandis qu'un concert de Judas Priest et de Saxon semble cumuler toutes les tares du genre :

« Si un groupe rock se juge en fonction de sa musique, Saxon et Judas Priest sont pénibles : leurs mélodies sont pauvres, le rythme est lourd et ne swingue pas et la sonorité est confuse. Si un groupe rock se juge en fonction de la technique de ses musiciens, Saxon et Judas Priest sont quelconques ; n'importe quel groupe belge connu dans son quartier joue aussi bien que ça. Si un groupe rock se juge en fonction de son image, Saxon et Judas Priest sont totalement rétrogrades ; ils portent des fringues d'il y a dix ans (Saxon) ou style glitter-rock (Judas Priest), à l'exception du chanteur qui est, lui, habillé comme les homosexuels du film *Cruising* ²⁵. »

Le compte rendu se poursuit avec « Si le rock se juge en fonction du bruit », « si le rock se juge en fonction du show », « si le rock se juge en fonction de sa rébellion », « si un groupe se juge en fonction de son humour », « si un groupe se juge en fonction

23 Bertrand Bert (1980), « "Live at Last" par Black Sabbath », *Téléoustique*, n° 2847, 21 août, p. 107.

24 Stevens Pascal (1980), « "Back in Black" par AC/DC », *Téléoustique*, n° 2847, 21 août, p. 107.

25 Kenroll Piero (1981), « Judas Priest & Saxon à Forest-National », *Téléoustique*, n° 2874, 26 février, p. 135.

de son public » eh bien Saxon et Judas Priest semblent avoir tout faux à tous les niveaux.

Deux types de groupes échappent néanmoins à leur vindicte : ceux qui, comme Trust proposent des textes « plus ou moins » engagés et ceux qui, comme Blue Öyster Cult conservent « un élément capital : l'H-U-M-O-U-R ²⁶ ».

Le quatrième élément qui semble expliquer la force de ces critiques relève plutôt d'un changement générationnel (Bennett, 2013). Si le dégoût est si fort, c'est parce que les journalistes s'emportent contre une évolution qu'ils ne comprennent plus. Avec une belle franchise, l'un d'entre eux écrit dans sa biographie :

« C'est après le concert de Bruce Springsteen à Forest National [26 avril 1981] que je me suis dit que je ne vivrais sans doute plus jamais quelque chose d'aussi intense et que c'était le bon moment pour arrêter. Pour moi, le rock était toujours la "musique des jeunes" et je ne l'étais plus vraiment. Je me souvenais aussi de ce slogan des sixties "Never trust anyone over thirty" ! Ne faites pas confiance aux plus de trente ans. J'en avais trente-six ²⁷. »

Et effectivement, les journalistes du *Téléoustique* qui couvrent ce phénomène ont à l'époque tous largement dépassé la trentaine. Ils ont débuté la rubrique rock à la fin des années 1960 et ont documenté l'expérience psychédélique, le rock progressif, le glam, le punk et ont eux-mêmes été célébrés pour avoir offert une alternative

26 Bertrand Bert (1980), « Blue Öyster Cult, "Cultösaurs Erectus" », *Téléoustique*, n° 2844, 31 juillet, p. 103.

27 Piero Kenroll, « Gravé dans le rock : les seventies », *Mémoire Rock 60-70, en ligne* : <http://www.memoire60-70.be/GraveDansLeRock/index.htm>

aux périodiques du type *Salut les Copains* qui ne couvraient que la variété et ses aspects les plus triviaux. Ils ont donc accompagné le rock dans son évolution vers une forme de légitimité artistique ou politique, mais lorsqu'ils ont été confrontés à la NWOBHM, les témoignages oraux que j'ai pu recueillir montrent qu'ils ont plutôt été guidés par la déception, voire par la colère. Ils avaient déployé une telle énergie pour que le rock soit considéré comme une forme d'art en dehors des cercles d'amateurs que les travers qu'ils décelaient dans la NWOBHM semblaient venir ruiner une décennie d'efforts en alimentant l'argumentaire selon lequel le rock n'était finalement qu'une sous-culture peu digne de considération.

La posture dégoûtée adoptée par les journalistes du *Téléoustique* vient corroborer l'étude de Bethany Bryson (1996) sur les exclusions symboliques au sein du champ musical. Le statut de spécialiste acquis par les journalistes de la rédaction leur permettait en effet de critiquer la NWOBHM pour ses aspects bruts, vulgaires ou déshonorants et ainsi renforcer les frontières symboliques qu'ils érigeaient entre les nouveaux courants et la politique journalistique derrière laquelle ils se retranchaient. Si l'on sait désormais que l'exclusivité musicale diminue avec l'éducation, les journalistes du *Téléoustique* confirmèrent que les genres dont les fans

avaient le moins d'éducation étaient aussi ceux qui allaient être le plus vite rejetés par ceux qui étaient censés être les plus tolérants musicalement.

Au sein du journal, la situation devint assez vite insolite. Les firmes de disques semblent avoir cessé d'envoyer à la rédaction les nouveautés discographiques de certains groupes, les lettres de fans courroucés ne cessaient de pleuvoir et surtout, il était difficile de persister dans cette voie nihiliste. La rédaction s'en sortit en acceptant l'autonomisation du genre, c'est-à-dire, en recrutant, au mois de février 1981, un nouveau journaliste spécialiste de heavy metal, de dix ans leur cadet, lequel porta un regard nettement plus bienveillant sur ces répertoires.

S'en suivirent quelques mois de flottement au cours desquels l'hebdomadaire tint sans le moindre scrupule un double discours. Alors que les recensions de concerts par l'équipe fondatrice continuaient de regorger de fiel et de formules assassines, les chroniques rédigées par le nouveau journaliste qui avait choisi le pseudonyme aussi peu raffiné qu'explicite de Mick Devil, témoignaient d'un enthousiasme inédit. La rupture était consommée, bien que toutes les nouveautés allaient continuer à être traitées les unes à côté des autres, l'approche généraliste du rock semblait avoir vécu.

Bibliographie

Gerd Bayer (ed.) (2009), *Heavy Metal Music in Britain*, Farnham, Ashgate.

Andy Bennett (2013), *Music, Style, and Aging : Growing Old Disgracefully*, Philadelphie, Temple University Press.

Bethany Bryson (1996), « Anything But Heavy Metal : Symbolic Exclusion and Musical Dislikes », *American Sociological Review*, vol. 61, n° 5, p. 884-899.

Lawrence Grossberg (1992), *We Gotta Get Out of This Place : Popular Conservatism and Postmodern Culture*, Londres & New York, Routledge.

Gérôme Guibert (2018), « La presse magazine musicale : production d'un univers culturel », in Claire Blandin (ed.), *Manuel d'analyse de la presse magazine*, Paris, Armand Colin, p. 223-237.

Christophe Pirene (2011), *Une histoire musicale du rock*, Paris, Fayard.

Steve Waksman (2009), *This Ain't the Summer of Love : Conflict and Crossover in Heavy Metal and Punk*, Berkeley, University of California Press, p. 172-208.

Articles de presse

Barton [Deaf] (1979), « If you want blood (and flashbombs and dry ice and confetti) You've got it : The New Wave of British Heavy Metal : First of an occasional series by Deaf Barton », *Sounds*, 19 mai, p. 28-29.

Bertrand Bert (1980), « Blue Öyster Cult, "Cultösaurs Erectus" », *Téléoustique*, n° 2844, 31 juillet, p. 103.

— (1980), « "Live at Last" par Black Sabbath », *Téléoustique*, n° 2847, 21 août, p. 107.

— (1980), « "Head On" par Samson », *Téléoustique*, n° 2850, 11 septembre, p. 148.

— (1980), « "Blizzard of Ozz" par Ozzy Osbourne », *Téléoustique*, n° 2856, 23 octobre, p. 179.

— (1980), « "Strong Arm of the Law" par Saxon », *Téléoustique*, n° 2862, 4 décembre, p. 172.

— (1980), « "Ace of Spades" par Motörhead », *Téléoustique*, n° 2862, 4 décembre, p. 172.

— (1980), « "Stagefright" par Witchfynde », *Téléoustique*, n° 2865, 25 décembre, p. 126.

Kenroll Piero (1980), « Metalmania », *Téléoustique*, n° 2856, 23 octobre, p. 179.

— (1981), « "Répression" par Trust », *Téléoustique*, n° 2869, 22 janvier, p. 137.

Stevens Pascal (1980), « "Back in Black" par AC/DC », *Téléoustique*, n° 2847, 21 août, p. 107.

— (1980), « "Wild Cat" par Tygers of Pan Tang », *Téléoustique*, n° 2858, 6 octobre, p. 176.

— (1980), « "White Spirit" par White Spirit », *Téléoustique*, n° 2865, 25 décembre, p. 126.

[s.n.] (1980), *Téléoustique*, n° 2851, 18 septembre, p. 159.

[s.n.] (1981), *Téléoustique*, n° 2872, 12 février, p. 171.

Site internet

Kenroll Piero, « Gravé dans le rock : les seventies », *Mémoire Rock 60-70*, en ligne : <http://www.memoire60-70.be/GraveDansLeRock/index.htm>